Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 14 (1914)

Artikel: Genève et la Suisse
Autor: Guilland, Antoine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750782

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GENÈVE ET LA SUISSE

C'est une belle page d'histoire nationale que celle qui raconte avec quelle énergie, quelle ténacité, quelle persévérance Genève a voulu être suisse. En ces jours de fêtes qui célèbrent le centenaire de ce glorieux événement, il est naturel d'en retracer les différentes étapes. Aussi bien les Genevois, qui sont des historiens de race, nous facilitent-ils singulièrement la tâche. Pensant avec raison qu'on ne saurait mieux commémorer ce souvenir qu'en en faisant l'histoire, ils ont depuis quelques mois multiplié les publications. Quelques-unes sont des documents comme la *Correspondance diplomatique de Pictet de Rochemont et d'Ivernois* que va faire paraître la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, ou le *Journal de Jean Gabriel Eynard au Congrès de Vienne* qu'édite M. Edouard Chapuisat, ou encore les témoignages de contemporains que Mme Lucie Achard et M. Edouard Favre ont réunis dans leur joli livre *la Restauration de la République de Genève, 1813—1814*. D'autres livres sont des études historiques, comme celle que Mlle Marguerite Cramer vient, sous le titre de *Genève et les Suisses*, de consacrer aux négociations entreprises au dix-huitième siècle pour gagner l'alliance des Confédérés, qui seule, disait-on alors „pouvait garantir l'indépendance de la République sans absorber son individualité nationale"; ou celle dont M. Marc Peter, conseiller national, accompagne la publication de quarante-six lettres du syndic Butin, un bon Genevois qui, au fort de la tourmente de 1798, ne désespéra jamais de la patrie et contribua, par son travail modeste, à préparer la Restauration des institutions de la République en 1814. Et je m'en voudrais surtout de ne pas donner une place à part à l'excellent petit livre de M. Charles Borgeaud, *Genève Canton Suisse* 1814—1816 (Genève, Atar), un modèle de sobre narration historique, d'une émotion contenue et neuf sur bien des points[1]). Tous ces ouvrages aspirent à nous

[1]) D'autres publications d'un caractère populaire ont aussi vu le jour. Signalons la plus importante: *Le Livre du Centenaire — Genève Suisse 1814—1914*, avec 80 planches hors texte publié chez A. Jullien par le Comité central des Fêtes du Centenaire; cet ouvrage qui expose sous ses différentes faces le développement de Genève au cours du siècle passé, contient les études suivantes: *Coup d'œil historique* par M. Henri Fazy;

faire connaître les âpres luttes que pendant trois siècles les Genevois soutinrent pour défendre leur indépendance contre les entreprises de voisins ambitieux et puissants et pour, en se sauvant, forcer l'entrée de la „Ligue de la Haute Allemagne", comme on appelait jadis la Confédération des treize Cantons.

* * *

Elle est singulièrement attachante l'histoire de cette petite cité qui, située à l'un des grands carrefours de l'Europe, entre la France, l'Italie, les cantons suisses et l'Allemagne, fut au Moyen-Age une ville de combats, d'affaires et de plaisirs. Son peuple turbulent, allègre, primesautier est réputé pour sa gaîté. Volontiers bretteur, au moindre prétexte il met flamberge au vent. Dans le tumulte joyeux de la ville en fête, on le voit, armé de l'arc, de l'arbalète, marcher bruyamment au son du tambour, au sifflement séditieux des fifres. Il est du reste aussi actif pour le travail que pour la lutte et le plaisir. Les foires de Genève, très achalandées, attirent quatre fois l'an des marchands d'Allemagne, de Flandre, de France, d'Italie et même d'Orient. Le commerce a enrichi la ville et donné de l'importance aux bourgeois dont les antiques franchises, codifiées en 1387, doivent être respectées par leurs princes-évêques. Comme ailleurs dans les communes, les Genevois ont voulu à bon droit savoir ce qu'on fait de leur argent, obtenir une justice plus équitable, être entendus et même consultés sur les affaires de la cité. Cet amour de l'indépendance est devenu passion chez les Genevois et la marque même de leur caractère. A lui, ces gens de négoce sont prêts à sacrifier tout intérêt matériel. Au XVme siècle, un duc de Savoie leur ayant offert un traité avantageux et humi-

---

Aperçu sur l'activité des savants genevois, par M. Emile Yung; *Un siècle de littérature*, par M. Jules Cougnard; *Beaux-Arts*, par M. Paul Seippel; *Développement économique*, par M. Louis Wuarin; *L'Instruction publique au cours du XIXme siècle*, par M. Etienne Chennaz. — La maison Atar a fait paraître en fascicules une grande publication, *Nos Centenaires*, qui, remontant à Jean-Jacques Rousseau, expose l'histoire politique, littéraire, économique, religieuse, sociale de la cité: MM. Gaspard Vallette, Eugène Ritter, Philippe Godet, Edouard Chapuisat, Emile Rivoire, Louis Dumur etc., y ont collaboré. — La même maison a fait paraître *La Restauration de la République de Genève* par Edouard Chapuisat et *l'Eglise de Genève et la Restauration* par Alexandre Guillot, pasteur.

liant, ils lui répondent: „Nos magistrats n'ont jamais prêté de serment à aucun prince et nous préférons vivre dans une pauvreté couronnée de toutes parts de liberté que vivre riches et tomber dans la servitude". Au siècle suivant, les Enfants de la ville, de joyeux braves, tiennent le même langage: „Nous avons toujours été libres, il n'est mémoire du contraire; ayant les mêmes franchises, ayons un même cœur. Si les officiers de l'Evêque mettent les mains sur nous, que tous le défendent avec leurs armes, leurs ongles et leurs dents. Qui touche l'un, touche l'autre".

Et c'est cet esprit d'indépendance indéracinable qui fera que, contre vents et marées, la cité du Rhône restera libre. Ses fils ne veulent être ni les sujets d'un duc, ni les serviteurs d'un évêque. Ils veulent rester eux-mêmes, Genevois seulement. Quand des dangers les menacent, ils se tournent vers les Etats de Suisse qui leur ressemblent parce qu'ils ont conquis, eux aussi, leur individualité nationale en résistant aux entreprises de princes voisins et audacieux. Et quand l'un de ces Etats aura étendu ses conquêtes du côté du Léman, Genève ne deviendra-t-il pas pour eux „la clef de leur maison du côté de la France?" Aussi de bonne heure des rapports s'établissent-ils entre les deux pays. Louis XI menaçant de ruiner les foires de Genève par la création de foires rivales à Lyon, immédiatement les Suisses interviennent auprès du roi, en faveur de Genève. Pour témoigner sa reconnaissance, l'évêque Jean-Louis acquiert pour lui et sa ville la bourgeoisie de Berne et Fribourg, ce qui fait que dès 1478 ces deux villes peuvent traiter les Genevois de „chers amis et combourgeois".

Ce lien entre Genève et les cantons sera fortifié en 1519 par le traité de combourgeoisie signé en bonne et due forme entre Fribourg et Genève, sous l'impulsion du parti dit des „Enfants de Genève", lequel avec Lévrier, Berthelier, Pécolat, Besançon Hugues et Bonivard, groupe autour de lui une jeunesse turbulente et avide de liberté. Puis viendra Berne qui, en 1526, se joindra à Fribourg et conclura quatre ans après avec cette ville un secours armé contre le duc de Savoie, acte dont l'effet sera de réduire à néant les entreprises du Conseil des Hallebardes. Dès lors, Genevois, Fribourgeois et Bernois ne feront plus qu'un, ce qui vaudra aux „Enfants de Genève" le beau

surnom „d'Eidguenots“ avec lequel on fera plus tard „Huguenots“ lorsque Genève aura embrassé la Réforme.

La Réforme était en effet un aboutissement naturel et inévitable du mouvement libéral qui avait affranchi la ville. Débarrassés de leurs évêques qui depuis le milieu du XVme siècle avaient été, presque sans exception, des cadets de la maison de Savoie, les Genevois doivent se prémunir contre les dangers qui les menacent du côté de la Savoie. Aussi bien, leur dernier évêque Pierre de la Baume, en quittant pour toujours la cité, avait-il lancé une sentence d'excommunication contre les Conseils et tous ceux qui soutenaient leur politique révolutionnaire. Immédiatement le Grand Conseil, dit Conseil des Deux-Cents, avait répondu à cette provocation en promulguant un décret héroïque proclamant l'état de siège et la destruction des faubourgs. Genève était entourée d'une banlieue et de riants jardins. Tout fut rasé et sur le terrain mis à nu on éleva des murs d'enceinte flanqués de tours rondes et carrées. „La Genève opulente, joyeuse, gauloise, dit M. Charles Borgeaud, la Genève des foires et des fêtes, des riches marchands et des moines, pour rester libre, devint une forteresse“.

Et ce ne fut pas seulement physiquement que se transforma la ville. Sous la main de fer de ce grand pétrisseur d'âmes qu'était Calvin, les francs lurons de Genevois, ces gars turbulents, bons vivants, ayant la tête près du bonnet, changèrent peu à peu leurs habitudes, leurs penchants, leur genre de vie. Oh! ce ne fut pas sans peine, la race rétive se révoltait et même Calvin ne put finalement la mâter qu'en faisant par fournées citoyens de la ville les réfugiés français qui arrivaient nombreux à Genève. Avec ces hommes qui eux aussi étaient des indépendants, des âmes fières, la valeur de la ville se trouva décuplée: Il fallait qu'il en fût ainsi, car sans une grande force d'âme et beaucoup d'énergie morale, jamais l'ancienne et joyeuse Genève n'aurait pu tenir devant les armes de ses voisins et les séductions de François de Sales. Fortement retrempée, au contraire, par la discipline calviniste, la République qui jusqu'alors s'était plutôt distinguée par la légèreté de ses grâces que par la solidité de sa raison, devint le rempart d'une foi religieuse qui s'identifia avec son patriotisme, le foyer d'une lumière qui rayonna

au loin dans le monde et qui fit de Genève la cité d'une idée, la capitale du monde protestant ou, comme on disait alors, la Rome protestante. On sait avec quel éclat l'historien Michelet a peint cette action de Genève au dehors:

> Genève, cet étonnant asile entre trois nations, dura par sa force morale. Point de territoire, point d'armée; rien pour l'espace, le temps, ni la matière; la cité de l'esprit, bâtie de stoïcisme sur le roc de la prédestination. Contre l'immense et ténébreux filet où l'Europe tombait par l'abandon de la France, il ne fallait pas moins que ce séminaire héroïque. A tout peuple en péril, Sparte pour armée envoyait un Spartiate. Il en fut de même de Genève. A l'Angleterre, elle donna Pierre Martyr, Knox à l'Ecosse, Marnix aux Pays-Bas; trois hommes et trois révolutions . . . Et maintenant commence le combat! Que par en bas Loyola creuse ses souterrains! Que par en haut, l'or espagnol, l'épée des Guises, éblouissent ou corrompent! . . . Dans cet étroit enclos, sombre jardin de Dieu, fleurissent, pour le salut de l'âme, ces sanglantes roses sous la main de Calvin. S'il faut quelque part en Europe du sang et des supplices, un homme pour brûler ou rouer, cet homme est à Genève, prêt et dispos, qui part en remerciant Dieu et lui chantant des psaumes.

* * *

Mais si la Réforme fit la grandeur de Genève en lui donnant une importance universelle, on peut dire aussi qu'au point de vue suisse elle fut une infériorité en ce qu'elle retarda de trois siècles son incorporation dans la Confédération. Dans la Suisse nettement divisée au point de vue confessionnel, les cantons catholiques étaient les plus forts, non parce qu'ils étaient les plus importants mais parce qu'ils étaient les plus nombreux. Or, dès la Réforme ils devinrent ennemis irréconciliables de Genève. Fribourg le premier rompit en 1534 les cachets de l'acte de combourgeoisie, laissant Berne le seul allié de la ville. Et l'on sait de quelle manière ce puissant état militaire faisait payer sa protection. Genève, certes, lui était nécessaire pour couvrir du côté de France ses possessions du Léman, et, à ce moment il en convenait lui-même lorsqu'il disait à l'un des représentants de la République: „Quand même vous ne bougeriez de Genève et ne songeriez point à vous mettre en sûreté, nous y devrions travailler de tout notre pouvoir, pour notre propre intérêt". Les Bernois appréciaient même si fort l'importance stratégique de la place, qu'après la guerre contre la Savoie, ils parlaient de l'annexer. On sait la fière réponse des Gene-

vois: „Si jamais nous avions pensé nous soumettre à qui que ce soit, nous n'eussions pas tant souffert. Nous ne pouvons croire que vous soyez venus priver de la liberté la ville de Genève. Nous comptons sur Dieu et sur la protection de Berne.“ Berne n'insista pas, mais n'eut-elle pas l'aberration, quelques années après, en signant le traité de Nyon de 1589, de livrer, ou à peu près, Genève à la Savoie? Heureusement que le peuple veillait et, forçant son gouvernement à rompre le traité, il rétablit les choses en l'état. Il n'en resta pas moins que Berne fut toujours pour Genève une protectrice un peu hautaine et que les rapports qu'elle entretint avec la petite République, prirent toujours le caractère d'une dépendance.

Plus désintéressée fut l'amitié des Zurichois qui, en 1584, adhérèrent à l'alliance de Berne avec Genève. Ville intellectuelle et non purement militaire et politique comme l'était Berne, la ville de Zwingli sentait de grandes affinités pour la ville de Calvin. Déjà au point de vue confessionnel, il y avait eu rapprochement entre les deux Etats après que le *Consensus Tigurinus* de 1549 eut créé la communauté de foi, ce qui, chose importante, donnait la même nuance religieuse à Genève et à la Suisse réformée. Mais cela déjà devait aliéner à la république genevoise les sympathies des catholiques suisses, qui s'opposèrent dès lors de toutes leurs forces à son cantonnement. Bien mieux, ils s'unirent à plusieurs reprises à ses pires ennemis, dans le but, comme on disait alors „d'exterminer ce nid d'hérésie“.

Au milieu des dangers qui la menaçaient dès la moitié du XVIme siècle, Genève, à côté de Berne et de Zurich, trouva un autre protecteur, le roi de France. En dépit de toute question confessionnelle, Henri III n'hésita pas en effet, sept ans après la Saint-Barthélemy, à conclure avec Berne et Zurich, pour la protection de Genève, le traité de Soleure. Henri IV qui nourrissait une vive sympathie pour la petite République, resta son ami. Mais dès Louis XIII, les intentions de la France à l'égard de Genève se modifient. M. Rott nous a révélé, à la lumière de documents nouveaux, les projets d'annexion de Genève par Richelieu en 1631 et 1632. Avec Louis XIV les visées ambitieuses de la France se précisent, et s'il n'est plus question alors d'annexion, du moins le roi tout puissant veut-il imposer sa vo-

lonté à la République. Pour se défendre contre ce protectorat hautain et humiliant, Genève n'a qu'un recours, se rapprocher des Suisses et tâcher d'obtenir son incorporation. Mlle Marguerite Cramer nous a raconté comment la première tentative — les missions de Jacob de Normandie en Suisse, en 1692 et 1696 — échouèrent à la suite des sourdes menées de la France auprès des cantons catholiques. Toute la politique astucieuse de Louis XIV est résumée dans cette note qu'il adressait à son ambassadeur à Soleure: „Je serai bien aise que cette incorporation trouve une forte contradiction de la part des catholiques, sans qu'on puisse croire que vous vous en soyez mêlés". L'échec fut douloureusement ressenti à Genève. „Non content, disait-on, de régner en maître absolu sur ses propres Etats, le despote sait faire plier à sa volonté des gouvernements réputés libres, mais trop faibles ou trop désintéressés pour relever la tête et suivre une politique indépendante et nationale."

Sous Louis XV même tactique, quand Genève, en 1776, sollicite de la diète son inclusion dans l'alliance générale des cantons avec la France. Sous main, le ministre Vergennes intrigue auprès des cantons catholiques, pour que cette inclusion n'ait pas lieu et que „rien ne soit changé à l'état de protection où Genève est vis-à-vis de la France".

La Révolution de 1782 devait montrer jusqu'à l'évidence sous quelle tutelle la France tenait Genève. Déjà depuis quelques années, le résident français Hennin ne cessait de réclamer l'intervention de son gouvernement en faveur des négatifs. „Il deviendra indispensable, écrivait-il, de ne pas laisser les honnêtes gens écrasés par la canaille." On sait comment, répondant à ces suggestions, Vergennes, avec la complicité du roi de Sardaigne et des alliés suisses de Genève, fit cette peu brillante campagne de 1782. Zurich, à vrai dire, eut le courage de refuser de prêter la main à cette besogne. Berne eut moins de scrupules et marcha, mais les lenteurs de son vieux général Lentulus montrèrent que le vieil allié de Genève n'était guère disposé à se montrer trop rigoureux pour les insurgés avec lesquels du reste deux hommes d'Etat bernois, MM. de Steiger et de Wattewille, avaient des entrevues secrètes.

La position de Genève n'en était pas moins fort critique, et il ne fallut rien moins que l'approche d'un danger commun pour

que son agrégation à la Suisse fît un pas décisif. En 1792, lorsque la guerre éclata en Europe, la République dépêcha à la diète réunie à Frauenfeld un diplomate, Pierre-André Rigaud, qui obtint cette fois-ci que Genève fut incluse dans la neutralité helvétique „afin, disent les registres du Conseil, de resserrer les liens qui seront toujours le plus ferme appui de notre liberté.“ Certes, le but ardemment poursuivi par les Genevois depuis 1536 n'était pas encore atteint, mais on s'en approchait. Avant d'y arriver, on devait encore passer par de dures épreuves. La République qui avait été, grâce à l'intervention des Confédérés, sauvée de l'invasion française en 1792, était brutalement incorporée à la grande République six ans plus tard, à la suite d'un odieux guet-apens du résident Desportes qui, aidé de quelques compères, profita de querelles intestines pour introduire l'ennemi dans la place. Mais l'indépendance de Genève, conquise et maintenue par des siècles de sacrifices et de constance, ne pouvait pas mourir ainsi. Du moins ses citoyens en avaient-ils la ferme volonté et, pendant les quatorze années que dura cette domination étrangère, ils ne cessèrent de préparer sa libération. Un témoin d'alors, Girod de l'Ain, qui connaissait bien les Genevois, informait le gouvernement français de leurs sentiments. Dans un curieux mémoire, découvert par M. Edouard Chapuisat aux Archives nationales de Paris[1]), il montre que si les trois partis qui composent la Genève politique — aristocrates, terroristes et patriotes — peuvent différer d'opinions, il est un point sur lequel tous sont d'accord, la haine de la domination française et l'ardent désir d'en être un jour affranchis.

Les Genevois, dit Girod de l'Ain, regrettent la perte de ce qu'ils appellent leur indépendance; cette perte leur est d'autant plus sensible, qu'elle leur enlève avec les jouissances de l'amour-propre toujours si glorieux, si vain dans les petits Etats, toutes celles qu'ils puisaient dans l'habitude d'un ordre de choses consacré en apparence par leur seule volonté souveraine. Aussi, malgré les malheurs effroyables dans lesquels la manie révolutionnaire et leurs divisions intestines les avaient plongés depuis dix ans, ils ne pardonneront pas de longtemps à la France d'avoir voulu les ramener au bonheur en les associant à sa gloire . . . Persévérant dans leur éloignement contre la France, ils se bercent de l'espoir de voir renaître leur indépendance de l'anéantissement de la République.

---

[1]) Ce *Mémoire* a été publié dans le *Mercure de France* du 14 juin.

Aussi quelle joie quand vers la fin de 1814 arrive la nouvelle du prochain effondrement de ce gouvernement abhorré. En un instant, la ville si morne est transformée. „Tous nos jeunes gens sont dans les transports“, écrit la jeune et pétulante Caroline Le Fort, „ils nous voient déjà République et tout rétabli comme autrefois; tout le monde prend les armes, jeunes, vieux, militaires ou non“. Et le même témoin, en voyant, après le départ des Français, figurer sur la proclamation du gouvernement provisoire le mot de „République de Genève“, avec la clef et l'aigle et la devise *Post Tenebras Lux*, s'écrie, remplie d'allégresse: „Cette phrase fait terriblement plaisir“.

L'angoisse renaît bien quand, en février, les troupes françaises approchent de Genève, et forcent les Autrichiens à reculer. Mais cette angoisse est de courte durée. Bientôt arrivent des nouvelles réjouissantes, l'entrée des alliés à Paris et l'abdication de Napoléon. La joie alors n'a plus de bornes. „On entend partir de tous côtés, de chaque fenêtre, de chaque toit, des coups de fusil, de pistolet, note l'étudiant Duvillard. Saint Gervais se distingue surtout, c'est un tintamarre qui n'a pas discontinué de tout le jour“.

Et cette joie s'accroît à chaque nouvel évènement, au premier mai lorsque les Genevois obtiennent des puissances alliées la reconnaissance officielle de leur indépendance; au 20 mai, quand le gouvernement de la République restaurée transmet à la Diète le vœu de Genève, d'être admise comme canton dans la Confédération; au premier juin surtout, quand débarquent, au Port Noir, Fribourgeois et Soleurois que Genève a demandés comme garnison dans ses murs. „L'harmonie est très grande et le zèle pour le bien public anime tout le monde, écrit alors Marc-Louis Rigaud. Un autre témoin, Augustin de Candolle, note dans son *Journal* à la date du 1er juin: „Jamais je n'ai vu dans notre ville des démonstrations de contentement aussi vives, et qui allaient jusqu'à l'enthousiasme“. Et Mlle Suky Revilliod: „Ce qu'on veut montrer aux Suisses, c'est notre bonheur, notre reconnaissance“.

Et il en sera ainsi jusqu'à la fin de l'année. Tout est prétexte à démonstrations de bonheur. Quand, pour la première fois, sonne la cloche de retraite qu'on n'avait point entendue depuis

vingt ans et plus, tous les gens descendent dans la rue et pleurent de joie. A la fête de la jeunesse des Promotions, le 20 juin, la vue des vieux uniformes ragaillardit les cœurs, et quelle félicité aussi, que la fête ne soit point présidée par un préfet français, en habit brodé! Au mois d'août, grande fête en l'honneur des Zurichois qui viennent remplacer les Fribourgeois, puis vient la fête de la navigation avec des festins à n'en plus finir. „Partout l'on fait bombance" écrit le joyeux Charles de Constant. Plus tard, c'est la nouvelle bénie que Genève a été acceptée comme vingt-deuxième canton. Alors, l'allégresse tient du délire: „Tout le monde s'embrasse, écrit Mme Revilliod le 22 mai, j'embrasse mes Suisses et les braves gens ne peuvent pas juger comme moi de l'ivresse que la jolie nouvelle de notre réunion à la Suisse fait éclater dans notre cher petit Genève. Enfin, nous sommes quelque chose et l'on s'en doute bien à l'expression des figures que l'on rencontre: les plus lugubres ont l'air contents et les contents ont l'air de fous".

Tel est le cri général: „Nous sommes Suisses, vive la Suisse!" A ce moment plus de discordes, plus de divisions de classes, plus de partis, il n'y a plus que des Genevois qui veulent former un peuple de frères. Aussi, le 31 décembre, quand on célèbre le premier anniversaire de la Restauration, tous les rangs sont confondus. Dans tous les quartiers il y a des bals, bals de boulangers, bal de bouchers, bals de gagères. „On ne sait où prendre les messieurs, écrit Mme Revilliod à son fils; au grand bal du théâtre il n'y a pas eu le plus petit désordre; on a remarqué une politesse parfaite; nos dames dansaient avec le premier venu, et de très bonne grâce encore. Mlle Jaquet-Joly a seule fait la mijaurée, mais il faut voir comment elle a reçu son paquet; la reine du bal a été une demoiselle Paulet, la fille d'un marchand de bas qui demeure à Coutance."

Ainsi se manifesta l'allégresse de tout un peuple en 1814. Cette allégresse ne sera pas moindre aux fêtes de juillet 1914, car cent ans de vie commune n'ont-ils pas prouvé aux Genevois qu'ils ne pouvaient être autre chose que Suisses et que 1814 est une des plus grandes dates de leur histoire?

ZURICH ANTOINE GUILLAND

□□□